



SALONIKI
THE 23
FILM FESTIVAL
(PRIX DU PUBLIC)



43^e CINEMÉ
MONTPELLIER
2021



37^e WARSAW
FILM FESTIVAL
(MEILLEUR FILM)



2021
PRIX DU
JURY JEUNE
LES ARCS
FILM FESTIVAL



MEILLEUR RÉALISATEUR
sundance
2021



GRAND PRIX DU JURY
sundance
2021



PRIX DU PUBLIC
sundance
2021



2021
PRIX DU
PUBLIC
LES ARCS
FILM FESTIVAL

LA RUCHE



UN FILM DE BLERTA BASHOLLI

avec YLEKA GASHI, EDIN LAJATI, BRITTA AGUSHI, KIMIRAJE HIXONA, ADRIANA MATOSHI, MELVE MASRINI, BLERTA PEMALLI, SANDRA DYERJANI, DAL NIGAM SAFIQU
Montpellier & Marseille BLERTA BASHOLLI scénario JULIEN PRINOT mise en scène ALEX BRUNO musique FELIX SANDRIE, THIS SARAKI costumes BLERTA BASHOLLI montages FJORELA MURRITA, NANA ZEQA
montage son FOMA ABUWILLAHOU son PHILIPPE CHIFFRY postproduction WILSON BAJOSHA, KRISTIAN BOMIVSKI, BRITTA HINDELPACH, TOMAS SALDUBSKI, PRISKA SEMINI, AGON WITA & YEL WITA
une production ALBA FILMS société / INDUSTRIA FILM société / HOME STUDIO société / ALB SKY FILM PRODUCTION société / BLACK CAT PRODUCTIONS société



SORTIE LE 20 AVRIL 2022



LA RUCHE

UN FILM DE
BLERTA BASHOLLI

83 mn- Kosovo/Suisse/Albanie/Macédoine - 2021



SORTIE LE 20 AVRIL 2022

DISTRIBUTION ET PRESSE

ASC Distribution - 238 rue du Faubourg Saint Antoine - 75012 Paris

Tél: 01 43 48 65 13 - ascdis@orange.fr

Photos affiche et dossier de presse téléchargeables sur

www.ascdistribution.com

SYNOPSIS

Le mari de Fahrije est porté disparu depuis la guerre du Kosovo. Outre ce deuil, sa famille est également confrontée à d'importantes difficultés financières. Pour pouvoir subvenir à leurs besoins, Fahrije a lancé une petite entreprise agricole. Mais, dans le village traditionnel patriarcal où elle habite, son ambition et ses initiatives pour évoluer avec d'autres femmes ne sont pas vues d'un bon œil. Fahrije lutte non seulement pour faire vivre sa famille mais également contre une communauté hostile qui cherche à la faire échouer.

BLERTA BASHOLLI

Née en 1983 au Kosovo, elle étudie successivement la philosophie puis le cinéma à l'Université de Pristina. En 2008 elle poursuit sa formation à la New York City Tisch School of Art, Film and Television pendant 4 ans. De retour au Kosovo en 2012 elle y réalise trois courts métrages puis travaille comme assistante réalisatrice. *La Ruche*, son premier long métrage, a remporté 3 prix dans la catégorie Cinéma du monde au Festival de Sundance et l'Antigone d'Or au Cinemed de Montpellier en 2021.

FILMOGRAPHIE

2021 **LA RUCHE**

2013 **THIRD ENTRANCE**

2012 **THE THREE OF US**

2010 **LENA AND ME**

INTERVIEW DE LA RÉALISATRICE

Cineuropa : On comprend facilement ce qui vous a inspiré ce film. Comment avez-vous travaillé sur l'adaptation de cette histoire vraie ?


Blerta Basholli : J'ai dû faire des allers-retours : parler à Fahrije Hoti [dont le film reprend l'histoire], imaginer comment ce serait d'être à sa place. J'ai dû creuser très profond dans les émotions et les expériences qui pouvaient me rapprocher d'elle et en même temps, j'ai essayé de me mettre à la place du public international, qui a besoin de comprendre et de ressentir sans qu'on ait à trop expliquer.

Yllka Gashi est excellente dans le rôle de Fahrije. Comment l'avez-vous choisie, et avez-vous mise en contact avec la vraie Fahrije pour travailler son personnage ?

J'avais travaillé avec Yllka Gashi sur un court-métrage qui s'appelait *Lena and Me*, qui était mon film de deuxième année à l'Université de New York, et j'ai vraiment adoré travailler avec elle. C'est une actrice connue au Kosovo, mais aussi quelqu'un avec qui il est très agréable de travailler. La même année, j'ai entendu pour la première fois l'histoire de Fahrije à la télévision et j'en ai immédiatement parlé à Yllka, et donc nous sommes allées ensemble la rencontrer. Ça ne pouvait être que Yllka. Elle a été impliquée dans le projet dès le début, et elle a vécu avec ce personnage tout autant que moi. Nous sommes retournées voir Fahrije une autre fois, pour observer toutes les femmes et sentir comment fonctionne cette communauté.

On est surpris d'apprendre à quel point cela posait problème aux hommes, au Kosovo, de voir des femmes travailler et conduire des voitures. Je suppose que les choses sont en train de changer à ce niveau-là. Comment vous êtes-vous positionnée comme cinéaste en abordant cet aspect de la vie du Kosovo ?

Ça m'a surpris aussi, bien sûr. L'hospitalité est notre grand point fort, et pour ceux qui connaissent le Kosovo d'avant la guerre comme moi, nous savons que la solidarité aussi est une valeur fondamentale là-bas. Des gens ont quitté le pays pour aller chercher une vie meilleure à l'Ouest, mais ils envoyaient toujours de l'argent au pays, et pas seulement aux membres de leur famille proche : à beaucoup de gens qui en avait besoin également. C'est comme ça que nous avons survécu à l'occupation, puisque beaucoup de gens ont été renvoyés de leur travail. Et dans mon esprit, une femme avec deux jeunes enfants qui doit travailler pour les nourrir ne devrait obtenir que du soutien de la part de sa communauté. Donc oui, j'ai été surprise et déçue.



Elle a passé son permis de conduire, elle a commencé à aller en ville pour travailler, elle s'est assise dans un café et on l'a traitée de tous les noms : on a cassé tous ses bocaux, etc. Je vis à Pristina et c'est là que j'ai grandi, et bien sûr, là-bas, ça ne se passe pas comme ça, et Krushë et Madhe sont en train de changer également, en grande partie grâce à Fahrige. Mais je pense tout de même qu'il y a encore beaucoup à faire pour améliorer la condition des femmes, au Kosovo, à Hollywood et partout dans le monde. Les choses sont en train de changer en mieux, bien sûr.

Ce film est la toute première coproduction entre le Kosovo et la Suisse. Comment avez-vous trouvé des partenaires en Suisse ?

Notre producteur Yll Uka, avec sa société Ikone Studio, avait déjà travaillé avec Britta Rindelaub d'Alva Film. Généralement, les Albanais de Suisse obtiennent des financements au Kosovo et tournent leurs films au Kosovo. Mais les fonds ne sont jamais allés dans l'autre sens. La première fois que nous avons essayé, nous avons essuyé un refus, mais nous avons essayé de nouveau et là ça a marché. La chaîne de télévision suisse RTS nous a aussi rejoints.

Dans toutes les grandes tragédies de l'histoire se joue un trauma transgénérationnel, avec beaucoup de non-dits qui se transmettent de générations en générations. Mais ici, au Kosovo, il semble que vous essayiez de travailler sur ce traumatisme, de ne pas le laisser aux nouvelles générations le poids du fardeau...

C'est toujours important de parler. Pour moi, parler se fait à travers les films. Même pour les problèmes quotidiens, nous devons nous exprimer. Si on laisse simplement ces parties de nos vies derrière nous, les choses empirent. Il faut parler des gens disparus, des questions liées au genre, on doit être honnêtes les uns envers les autres, même si on doit s'autocritiquer. Parfois la vérité n'est pas belle à dire, souvent on n'a pas envie d'entendre certaines choses, mais il faut passer outre. C'est essentiel afin d'aider la société à s'ouvrir, à s'habituer à entendre la vérité et à parler des choses qui ne sont pas justes, des choses que nous avons vécues. C'est la seule manière d'avancer.

À quel point est-ce difficile pour l'ancienne génération de parler de la guerre aux jeunes générations ?

Je n'ai pas vraiment fait de recherches à ce sujet au sein des familles, mais à travers les associations et les organisations qui se sont formées, les gens parlent aux jeunes générations. Cependant, il est important de faire des films et d'autres projets artistiques, cela permet de mieux toucher les jeunes, de leur donner des clefs de compréhension, mais cela permet aussi de communiquer avec les gens qui n'arrivent justement pas

à parler. Cela peut leur permettre de revenir sur leur passé, de s'identifier ; peut-être qu'ils se sentent mieux ou moins bien, mais cela leur permet d'être soulagés d'un poids. Il y a de nombreuses questions liées à la période de la guerre dont les gens ne parlent pas, comme les exactions sexuelles qui touchent bien entendu principalement les femmes : on commence à peine à les évoquer, c'est encore très marginal. Il y a une seule femme qui a publiquement parlé de son viol pendant la guerre. La plupart du temps, elles n'en parlent pas, même pas à leurs familles. C'est quelque chose sur laquelle on doit travailler à présent car, pour ces femmes, le traumatisme va au-delà de celui de la guerre à proprement parler.

Est-ce que la période de la guerre est enseignée à l'école ?

Non, je ne pense pas. Mes enfants sont trop jeunes, je ne sais pas exactement. Normalement, on apprend à l'école la période romaine, ottomane, mais on n'apprend pas vraiment l'histoire du Kosovo et de l'Albanie. C'est bien sûr important de connaître l'histoire du monde, mais les enfants devraient aussi apprendre ce qu'il s'est passé chez eux, pouvoir en débattre.

Ce qui était incroyable lors de la Première de "La Ruche" à Pristina, c'était de sentir cet énorme sentiment de catharsis collective dans le public comme sur la scène lors de la présentation de l'équipe. J'étais à côté d'une jeune personne qui pleurait et qui m'a dit qu'elle ne s'attendait pas à être à ce point émue et touchée car elle ne savait pas qu'elle avait cette boule au fond d'elle. C'est ça le cinéma : toucher des gens au plus profond de leur intimité ?

Exactement, voilà pourquoi il était important de faire ce film ! Il y avait une période après la guerre où on en parlait beaucoup, mais de la même manière qu'on parle de la pandémie maintenant, du genre : "que faisiez-vous ?", "où étiez-vous pendant la guerre ?" Bien sûr, nous vivons à Pristina et nous avons traversé de terribles moments mais personne de ma famille n'a été tué. Nous avons dû fuir, nous avons été séparés, mais comparé à ceux qui ont perdu des membres de leur famille, j'ai toujours eu l'impression que nous avons eu de la chance d'être dans une ville. Nous voyions beaucoup de forces de l'ordre, de militaires, nous étions très effrayées, mais je n'ai jamais vu quelqu'un être tué. Bien sûr, à travers la télévision, nous avons pu prendre conscience de beaucoup d'horreurs de la guerre, mais en même temps, on a essayé d'oublier, d'avancer, de reconstruire et, maintenant, d'avoir notre propre pays."

Mais quand les gens voient le film, ils se rappellent combien de souffrances il y a eu, et qu'il y a encore. Fahrige souffre toujours. Lorsque nous avons tourné, je lui ai demandé

si elle attendait toujours son mari, si elle croyait toujours qu'il pouvait revenir. Elle m'a répondu : "Bien sûr, avec le temps on perd l'espoir, mais je me dis chaque jour." Et s'il revenait !" Vingt ans après ! Ce "et s'il revenait" est inouï ! C'est pourquoi les spectateurs s'identifient au film : ils sont occupés par leur vie quotidienne, et cela ne leur laisse pas le temps de se poser la question du ressenti profond, individuel et collectif, de cette période. Le fait que Fahrije soit présente à la projection, cela a également permis d'incarner cette souffrance.

Son histoire à aussi des accents universels...

Oui, tout à fait ! Fahrije a accepté que j'écrive un scénario basé sur sa vie, mais cette histoire va au-delà ; elle est douloureuse, mais elle parle aussi de commencements, de changements et de moments drôles ou joyeux qui se nichent dans les instants les plus graves de la vie.

Ici, à Pristina, les femmes semblent pouvoir s'imposer dans l'espace public, qu'en est-il des campagnes ?

L'histoire que nous racontons s'est passée il y a quelques années. À Pristina, dans une grande ville, les choses se passent toujours autrement. Aujourd'hui, la situation des femmes s'est aussi améliorée dans la région où Fahrije habite, en grande partie grâce à elle, son implication et la valorisation de la communauté toute entière puisque leurs produits se vendent à présent dans tout le Kosovo. À dire vrai, la condition des femmes est à améliorer partout, au Kosovo comme dans le reste du monde...

Malik Berkati, Pristina
© j;mag Tous droits réservés





A man with a beard, wearing a light blue button-down shirt and dark cargo pants, stands looking towards the right.

A woman with dark hair tied back, wearing a dark blue short-sleeved shirt and a dark skirt, stands looking down at the items on the table.

A woman with dark hair in a bun, wearing a dark dress and a light-colored bag, stands looking at the items on the table.

A table covered with a white cloth, displaying various historical clothing items, including a long-sleeved shirt and a pair of shoes.

A long table covered with a white cloth, displaying various historical clothing items, including a long-sleeved shirt, a pair of shoes, and a pair of pants.

A table covered with a white cloth, displaying various historical clothing items, including a long-sleeved shirt, a pair of shoes, and a pair of pants.

YLLKA GASHI

Née en 1982 à Pristina, Yllka Gashi est une comédienne albanaise du Kosovo. Elle est connue pour son rôle de Zana dans la série albanaise **Familja Moderne**. Elle débute sa carrière à l'âge de 17 ans dès son premier casting en 1999. Depuis elle se consacre au théâtre et au cinéma et est une vedette en Albanie.

En 2015, elle émigre aux États-Unis avec son mari et leur fille. En 2018, elle a fait ses débuts au théâtre pour un spectacle off Broadway "**Femmes en feu - Histoires de première ligne**".

Elle se fait un nom aux États-Unis grâce à **La Ruche** qui est le premier film à remporter trois prix dans la section "Cinéma du Monde" au festival de Sundance en 2021. En tant qu'ancienne réfugiée, elle est également ambassadrice de l'Unicef ainsi que de "Save the children-Kosovo".

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

FAMILJA MODERNE - Série TV - Albanie - 2001

KUKUMI " Albanie - réalisation Isa Qosja " 2005

LENA & ME - CM - réalisation Blerta Basholli - 2011

LA RUCHE - LM - réalisation Blerta Basholli " 2021

PROPOS DE YLLKA GASHI ET BLERTA BASHOLLI

Sur Yllka Gashi étant elle-même une ancienne réfugiée et comment travailler sur le film lui a rappelé des souvenirs

Yllka Gashi : "C'est drôle parce que j'ai dû regarder le film une vingtaine de fois maintenant et je suis toujours émue même aujourd'hui. Bien sûr, cela m'a rappelé des souvenirs, pas seulement la période où nous étions dans un camp de réfugiés. Comme la plupart des Albanais du Kosovo, nous avons été contraints de fuir le pays. Nous avons grandi dans une situation difficile. Même avant le début de la guerre, nous avons grandi comme des enfants avec des rêves brisés, des enfances difficiles à cause de l'occupation et de la situation au Kosovo. Nous avons vu nos parents expulsés de leur lieu de travail,

et nos écoles divisées, c'est pourquoi je me suis sentie liée à ce personnage parce que je comprenais sa douleur et son passé.

J'étais dans un camp de réfugiés, puis nous sommes allés chez un ami qui nous a hébergés, moi et ma famille. Ensuite j'ai été séparé de ma famille pendant une semaine alors que nous fuyions de notre maison... J'ai été obligée de revenir à Pristina [capitale du Kosovo] avec un ami de mon père, et j'ai été seule pendant près de 10 jours ne sachant pas si ma famille était parvenue à franchir la frontière ou s'ils avaient été tués ou ce qui leur est arrivé. Alors, vous savez, c'était difficile. C'est toujours le cas. La guerre vous change et laisse des traces indélébiles mais personnellement, je pense que cela a fait de moi une meilleure personne parce que maintenant je suis plus reconnaissante. J'aime ma vie, ma famille. Ce qui est fait est fait. Nous ne pouvons pas changer notre passé, mais nous pouvons travailler à bâtir un avenir meilleur non seulement pour nous, mais aussi pour nos enfants et les autres".

Sur Fahrije Hoti et les moyens de survie d'autres femmes en vendant du poivron rouge, un aliment de base dans de nombreux ménages des Balkans

Blerta Basholli : "Je pense que c'était un féminisme instinctif, car elle savait qu'elle n'avait pas d'autre choix. Elle voyait ces femmes qui se réunissaient, pour pleurer ; elles étaient toutes tristes, alors elle s'est dit : "Si nous continuons comme ça, l'aide des différentes organisations internationales va diminuer. À un moment donné, ils vont arrêter de nous donner de l'argent ou toute autre aide." Elle s'est alors dit "Qu'est-ce que tu vas faire ? T'asseoir et pleurer, puis devenir folle et perdre tes enfants ?" Nous avons des enfants à élever. Il s'agit de survivre. Il s'agit de travailler. Nous ne pouvons pas nous permettre de devenir folles."

Sur le tournage de scènes émotionnellement troublantes, telles que la réaction violente des hommes du village face à l'entreprise de Fahrije et des femmes, qui ont souvent fait pleurer Blerta et d'autres membres de l'équipe derrière la caméra

Blerta Basholli : "Et bien, elles n'étaient pas faciles à faire parce que ça fait mal, le fait que nous ayons vécu tellement de choses. Si vous êtes allé au Kosovo... comme nous sommes heureux quand les gens viennent chez nous, et l'hospitalité et la solidarité sont en quelque sorte nos vertus. Et puis, quand vous entendez parler de cette femme qui prend le volant pour survivre et être indépendante et qu'il n'y a aucun de mal à ça" mais que quelqu'un voit ça comme mal, c'est très violent émotionnellement. Il y a eu aussi beaucoup de scènes de guerre qui ont été difficiles pour nous tous parce que nous avons toutes et tous vécu cela d'une manière ou d'une autre.

Ce que vous a apporté ce rôle de Farhije Hoti

Yllka Gashi : "Tant de choses. Professionnellement, c'était épuisant mais tellement enrichissant et une si belle aventure. Personnellement, je suis toujours inspirée par Farhije. Chaque fois que je la rencontre, je redécouvre cet être humain incroyable. Elle nous fait rire, même si elle a vécu tant de choses terribles. Elle m'inspire toujours. Et je crois que le film vous laisse avec cet espoir à la fin. Je veux dire, peu importe ce que vous pouvez traverser dans la vie, cela vaut toujours la peine de se battre pour un avenir meilleur et pour vos rêves. C'est ce que j'en retiens."

FAHRIJE HOTI

La vraie Farhije Hoti est née en 1969 dans la ville de Gjakova. Elle a travaillé comme couturière, tandis que son mari Bashkim Hoti, père de leurs 2 enfants travaillait à l'étranger pendant 3 ans. A cause de la guerre et de leurs emplois respectifs, Fahrijet et Bashkim, n'ont vécu ensemble que 6 ans, sur les 9 ans qu'a duré leur mariage. La vie de famille de Farhije s'est arrêtée en 1998 quand les forces para-militaires occupent les villes de Prizren et Rahovec. Pour sauver ses enfants, Farhije, part en Albanie où elle reste 3 mois. Elle revient en juin 1999 dans un village détruit, où elle entame une nouvelle vie sans son mari, porté disparu.

Pour subvenir aux besoins de ses enfants elle fonde la société "Krusha" dirigée entièrement par des femmes. Elle emploie environ 50 femmes, la plupart d'entre elles étant des veuves de guerre. Elles fabriquent et vendent des conserves artisanales de purée de poivron rouges (un mets très populaire dans les Balkans) sur plus de 28 marchés dans les grandes villes du Kosovo. Elles vendent également à l'étranger, comme en Suisse depuis 2014.

Elle n'a plus revu son mari, depuis sa fuite forcée pour l'Albanie. Cela fait maintenant 20 ans que la guerre est finie, et elle le cherche toujours. Avec d'autres hommes et jeunes gens, son mari Bashkim fait partie de la liste des disparus de cette guerre qui a fait plus de 10.000 morts.



LA GUERRE DU KOSOVO

(MARS 1998 - JUIN 1999)

Le Kosovo, qui célèbre les douze ans de sa proclamation d'indépendance, est le fruit de l'éclatement de l'ex-Yougoslavie. Soutenue par Moscou, la Serbie ne le reconnaît toutefois pas.

DÉSINTÉGRATION DE LA YUGOSLAVIE

Après la Seconde Guerre mondiale, le Kosovo, petit territoire enclavé des Balkans occidentaux, peuplé majoritairement d'Albanais musulmans, est intégré à la Fédération de Yougoslavie du communiste Josip Broz Tito. En 1974, il devient une "province autonome" de la Serbie, membre de la Fédération de Yougoslavie. Le Kosovo, qui abrite des monastères chrétiens orthodoxes historiques, est considéré par les Serbes comme le berceau de leur identité et de leur religion.

En 1989, le nouveau président serbe Slobodan Milosevic réduit considérablement son autonomie, générant une contestation violemment réprimée. En 1990, les leaders albanais déclarent l'indépendance du Kosovo, rejetée par le gouvernement serbe. Ibrahim Rugova, "père de la nation", installe une société parallèle.

Les guerres de Croatie (1991-95) et de Bosnie (1992-95) déclenchent le processus de désintégration de la Yougoslavie. Leur terme ne s'accompagne pas d'un apaisement au Kosovo où la répression de Slobodan Milosevic s'accroît jusqu'à aboutir à un conflit ouvert.

PROTECTION INTERNATIONALE

Entre 1998 et 1999, la guerre du Kosovo entre séparatistes albanais et forces serbes fait plus de 13.000 morts, dont environ 11.000 Kosovars albanais et 2.000 serbes. Presqu'un million de réfugiés affluent en Albanie et en Macédoine.

Après le massacre de Racak, l'OTAN intervient au Kosovo avec une campagne de bombardements de 78 jours, visant des cibles militaires serbes. Mais selon l'organisation

Human Rights Watch, 500 civils, serbes et kosovars albanais, ont été tués dans ces frappes, qui restent une humiliation et un traumatisme pour les Serbes. Les forces serbes se retirent du Kosovo le 10 juin 1999. L'ONU et l'OTAN le placent sous protection.

Après la guerre, des tensions persistent entre la majorité albanaise kosovare et la minorité serbe, notamment dans la ville divisée de Mitrovica (nord). En 2004 des émeutes anti-serbes font 19 morts, avec des victimes dans les deux communautés.

Le 17 février 2008, le Parlement du Kosovo déclare l'indépendance, immédiatement reconnue par les États-Unis et de nombreux pays européens. En revanche elle est rejetée par la Serbie, la Russie et d'autres pays comme l'Espagne qui y voient un précédent inquiétant pour leurs propres régions aux velléités indépendantistes.

En 2009 le Kosovo devient membre du FMI et de la Banque mondiale. En 2010, la Cour internationale de justice considère son indépendance conforme au droit international. La Serbie ne la reconnaît toujours pas, mais participe à partir de 2011 à des discussions sous le parrainage de Bruxelles, alors que le Kosovo et la Serbie veulent adhérer à l'Union européenne. Leurs Premiers ministres se rencontrent pour la première fois.

Le Kosovo, qui n'a pas d'armée, reste sous protection de l'OTAN.

Depuis environ quatre ans, les discussions de normalisation entre Belgrade et Pristina sont au point mort. Et leurs relations connaissent des épisodes de tensions récurrents.

FICHE ARTISTIQUE

Yllka Gashi Fahrrije

Cun Lajci Haxhi

Aurita Agushi Zamira

Kumrije Hoxha Nazmije

Adriana Matoshi Lume

Molikë Maxhuni Emine

Blerta Ismaili Edona

Kaona Sylejmani Zana

Mal Noah Safqiu Edon

FICHE TECHNIQUE

Réalisation et scénario **Blerta Basholli**

Musique **Julien Painot**

Image **Alex Bloom**

Montage **Félix Sandri, Enis Saraçi**

Costing **Blerta Basholli**

Costumes **Fjorela Mirdita, Hana Zeqa**

Maquillage **Fiona Abdullahu**

Son **Philippe Ciompi**

Production **Valon Bajgora, Kristijan Burovski Britta Rindelaub, Tomi Salkovski, Paskal Semini, Agon Uka, Yll Uka**

Une Coproduction **Alva Films** (Suisse) / **Industria Film** (Kosovo) / **Iköne Studio** (Kosovo) / **Alb sky Film Production** (Albanie) et **Black Cat Production** (Macédoine).

Titre original : **Zgjoj**

Kosovo/Suisse/Albanie/République de Macédoine - 2021 -1 h 23" - Ratio : 1.66 - Son 5.1





ASC
DISTRIBUTION

238, rue du Faubourg Saint-Antoine 75012 Paris
T : 01 43 48 65 13 / mail : ascdis@orange.fr

www.ascdistribution.com